

## La dissolution de 1981

**Ch. Melman**

*Aix-en-Provence, le 13 mai 1995*

Texte paru dans *Cliniques méditerranéennes*

Saluons et encourageons la réflexion qui se trouve engagée ici, car une réflexion peut-être suffisante permettra de mettre un terme à ces scissions, soit de ne plus les traiter ou de ne plus les vivre qu'avec un certain humour ; un certain humour, puisque je crois qu'à l'occasion de chacune d'elles, les protagonistes, même s'ils sont chaque fois éminemment passionnés et blessés, ne peuvent manquer de se sentir de quelque façon joués. À partir du moment où l'on perçoit la manière dont on se trouve emporté et joué par les circonstances, assurément c'est la dimension comique qui peut surgir. Je saluerai certainement comme un avènement le moment où nos éventuelles scissions pourront être abordées avec déjà une ébauche d'humour.

Le deuxième problème qui me tracasse concerne la question de l'histoire bien sûr, puisque je suis extrêmement sensible à ce que fut ce matin la démarche d'Alain de Mijolla, son souci d'être rigoureux, scrupuleux, juste, critique, pertinent etc. Néanmoins, nous savons bien, et cela de la part des historiens eux-mêmes, que finalement le texte qu'ils mettent en place n'est avant eux écrit nulle part. Je veux dire que c'est un texte qu'ils forgent ; ce n'est pas un texte qu'ils viennent découvrir, qui aurait été enfoui quelque part et qu'il s'agirait de venir mettre au jour. C'est un texte qu'ils forgent et il est bien évident que l'historien est pris, qu'il le veuille ou non, dans la façon dont il rédige l'histoire, je ne fais là que dire des banalités ; en tout cas, j'ai été sensible à la manière dont Alain de Mijolla ce matin a mis en place cette histoire, avec un souci de traiter les uns et les autres avec une certaine égalité et précisément en les montrant peut-être comme traversés par des forces qui éventuellement pouvaient les dépasser.

Troisième remarque préalable : Je suis assez frappé de constater que cette histoire n'est pas essentiellement constituée de faits glorieux ; finalement, il en est peu dont nous puissions nous enorgueillir, voire asseoir notre filiation ou notre identité. C'est un ensemble de manœuvres, de coups plus ou moins tordus, de

phénomènes de délation, rien en tout cas qui m'apparaisse particulièrement honorable mais des faits qui me semblent davantage relever des problèmes traditionnels concernant le souci de prendre ou de se maintenir au pouvoir ; et à partir de là, toute la gamme de ce qui semble autorisé quand on s'engage dans une telle perspective.

Car les enjeux de ces scissions ne paraissent pas évidents et on peut penser qu'il y en a de réels, d'autres sont symboliques, d'autres imaginaires. Peut-être faut-il tout de même rappeler que le problème des scissions n'est pas spécifiquement français et que la communauté psychanalytique dans son ensemble y compris, comme nous le savons, au sein de son instance présumée orthodoxe l'IPA a été régulièrement traversée par des scissions, là où on pouvait les attendre le moins. Les responsables de l'IPA ont régulièrement à fonctionner comme juges au tribunal du divorce pour savoir qui a tort qui a raison, qui est le bon, qui est le mauvais voire éventuellement reconnaître dans certains cas les deux partis. On m'a rappelé qu'à New York, il y avait quatorze sociétés de psychanalystes dont un grand nombre faisait partie de l'IPA d'ailleurs. On aimerait savoir exactement ce qui les sépare.

En France nous avons un avantage, – je dirai tant mieux –, nos scissions ont un bon motif. Au moins voilà quelque chose. Un bon motif dans la mesure où l'enjeu a effectivement d'emblée été posé sur le terrain de la dispute théorique et pratique et cela, par la faute de Lacan. Ce n'est pas grâce à lui, comme vous le voyez je dis par sa faute. Il est le coupable de cette aventure dont il faudrait quand même remarquer qu'elle est encore celle qui nous permet de respirer un peu aujourd'hui. De respirer et de penser. Éventuellement de travailler même si c'est dans le conflit, même si c'est dans la dispute. Après tout, il nous a fait vivre, aux uns et aux autres, des années passionnées, ce qui n'est pas négligeable, assurément passionnantes et nous n'en sommes assurément pas remis mais le problème qui à mes yeux relève

de ce que j'appellerai notre devoir est de savoir si justement nous allons en sortir et comment nous allons pouvoir revoir autrement cette question des scissions.

Je suis donc chargé de vous parler de la dissolution de 1981. J'ai été très flatté que l'on me fasse cette demande parce que cette dissolution de 1981 de l'École freudienne de Paris, j'en suis le responsable. Voilà. J'ai l'air de plaisanter mais pas du tout. Cela vous montrera de quelle manière Lacan était effectivement autoritaire; en effet, j'ai dû beaucoup insister auprès de lui pour lui faire entendre que si nous ne voulions pas que l'École freudienne de Paris, compte tenu de ce qui était maintenant sa maladie manifeste, ne devienne le lieu d'élèves qui étaient clairement hostiles à son enseignement, il était préférable de dissoudre ce qui était pourtant une œuvre fort chère à son cœur et à ses yeux, dans laquelle il avait mis beaucoup de confiance, quitte à fonder un nouveau groupe, ce qui a eu évidemment d'autres conséquences dans la mesure où lorsque je me suis engagé dans cette pression à son égard, je ne pouvais prévoir que sa maladie évoluerait de telle sorte qu'elle rendrait assez vite désarmés ceux de ses élèves qui étaient attachés de façon à peu près valable à la psychanalyse et à son enseignement. Autrement dit, c'est l'évolution fort rapide de sa maladie qui ici nous a joués.

Vous voyez ce que furent l'autoritarisme et l'impérialisme du caractère dictatorial de Lacan puisqu'il a été sensible à ces arguments et qu'il a donc prononcé la dissolution de l'École freudienne de Paris et cela en particulier à la suite d'une Assemblée générale qui s'est tenue à l'automne 1979 et où son aphasie commençait publiquement à être manifeste. De façon non moins publique, des membres éminents de l'École freudienne de Paris sont venus appeler à la révolte contre son pouvoir et contre sa dictature. Je dirai un petit mot un peu plus tard sur ce pouvoir et sur cette dictature telle que je les ai connus à travers mes fonctions dans la vie de l'École.

Comme certains d'entre vous le savent, des membres de l'École ont estimé que cet acte de dissolution n'était pas constitutionnel, sa possibilité n'était pas inscrite dans les statuts et ils ont donc engagé une action en justice qui a amené à la nomination d'un administrateur judiciaire. Je ne cite cela que pour dire que le juge lui ne manquait sûrement pas d'humour puisque l'administrateur judiciaire qu'il a choisi s'appelait monsieur Zécri.

Je ne sais pas pourquoi je devrais entrer dans les péripéties, dans les détails. Lacan était très affecté par cette opposition dans la mesure où il pouvait penser qu'après tout cette école ne tenait que de lui, essentiellement ou pour la plus grande part. L'enseignement qui la caractérisait était le sien et il avait donc le pouvoir de la fermer. Donc il était très affecté par ce

refus. Il a, à un moment donné, pensé quitter l'École freudienne, la laisser.

Là encore, je vous rapporte l'anecdote suivante pour illustrer son caractère éminemment dictatorial: à l'une des dernières réunions du Conseil d'Administration, qui fut houleuse, difficile, pénible, Lacan, pratiquement aphasique, n'émettait plus que des phrases fort brèves et des sortes de jaculations; je savais qu'il avait passé l'après-midi à rédiger un texte, quelques lignes, l'un de ses proches l'avait vu passer tout son temps à écrire quelque chose sur un papier et au cours de cette réunion qui s'était tenue le soir, il m'a donné ce papier pour que je le lise au Conseil d'Administration. Je commence d'abord par m'en faire la lecture. Il y avait là quelques lignes écrites d'une main déjà fort tremblante – mais c'était son écriture, sa main –, et qui attaquaient quelques membres de cette École freudienne nommément et disaient: " Je n'ai d'autre recours dans cette opposition à la dissolution que de la quitter, ladite École freudienne, et que suive qui m'aime ".

« Que suive, qui m'aime ». Je dois dire que lorsque j'ai pris connaissance de ce texte et lorsque j'ai vu l'invitation qui lui était faite, car il ne disait pas: que me suivent les vrais analystes ou mes fidèles ou les bons élèves ou ceux qui sont dans le droit chemin... Une fois de plus, il estimait que ceux qu'il allait rassembler dans un nouveau lieu c'était tout simplement ceux que rassemblait le transfert. Lorsque j'ai vu ce type d'appel j'ai pu penser qu'une nouvelle organisation fondée sur de tels principes ne saurait avoir un meilleur avenir que l'organisation que nous allions quitter et j'ai donc refusé de lire ce texte. Ce qui fait que je lui ai rendu ce papier, qu'il a repris et remis dans sa poche. Ceci simplement pour vous dire ce qu'il pouvait en être d'un mode de fonctionnement de cette École freudienne et toujours ce qu'il en était du caractère impérial, dictatorial, souverain, autoritaire etc. de Lacan. Il n'est donc pas parti.

Finalement à la suite de péripéties diverses que là encore je ne détaillerai pas parce qu'elles ne sont pas à l'honneur de nos amis et je ne vois pas pourquoi il faudrait entacher etc., finalement cette dissolution a obtenu la majorité. Nous avons dit au revoir à monsieur Zécri et des statuts ont été formés, fondés ceux de La Cause freudienne, statuts qui étaient rédigés par son entourage immédiat et qui faisaient à Lacan une place purement honorifique de représentation dans cette Cause freudienne.

Je me souviens encore, je dois l'avoir chez moi, de ce premier exemplaire des statuts de la Cause freudienne, où de sa propre main toujours tremblante il avait ajouté en marge une fonction qui lui donnait quelque importance réelle dans cette Cause freudienne que son entourage immédiat avait ainsi préparée.

La suite, en ce qui concerne ce que j'ai à aborder ici, a moins d'intérêt, je veux dire devient anecdotique, puisqu'elle participe de ce que sont les disputes banales d'héritage, les disputes triviales; y a fonctionné cette espèce d'imaginaire grotesque qui serait que la qualité lacanienne aurait été transmise par héritage; ses biens assurément, mais enfin le fait d'être analyste et d'en avoir les compétences ou les qualités ou d'en être le représentant ou la résurrection etc. Tout cela était éminemment grotesque, ce grotesque qui n'empêche pas les choses de marcher ou de fonctionner.

Nous sommes ainsi faits que sans doute certains ne demandent qu'à y croire au point que, actuellement, circule en France une exposition itinérante des photographies de Lacan, ce qui n'est pas rien, et le commentaire du texte stipule que: « Ici Lacan est présent ». Vous voyez cette présence incarnée, réelle dans l'objet, n'est pas une invention particulière à ceux qui l'ont ainsi forgée; qu'elle puisse valoir en psychanalyse est évidemment un petit peu outrancier mais ce sont déjà des problèmes ultérieurs et d'un autre ordre.

Ce qui m'intéresse davantage à propos de nos scissions et de la dissolution est le fait suivant: il concerne le problème du lien social, de ce qui fait tenir les gens ensemble. Ce qui fait tenir un homme et une femme ensemble, voilà une question qui n'est pas tout à fait vulgaire. Nous savons que c'est fort compliqué. Il peut y falloir beaucoup de choses. Parfois c'est la jouissance mais parfois justement la jouissance entre eux c'est ce qu'il ne faut pas, c'est trop. Il arrive que de ce fait, ils se séparent. Il y faut assurément un sacrement mais parfois le sacrement aussi n'y suffit pas. Il peut être tourné, ou nié ou bien oublié. Il y faut parfois des circonstances purement matérielles, le fait qu'on vive dans le même appartement, et compte tenu de la crise du logement quel souci! enfin bref...

La question de ce qui fait lien mérite en permanence de nous interroger. J'évoque là le couple. On pourrait évoquer encore plus banalement le lien social. Pourquoi s'inquiète-t-on? On parle de fracture maintenant et l'on s'émeut bien sûr, à juste titre. Mais qu'est-ce qui fait que ça tient quand même? Cela tient grâce à un certain nombre de discours. Il faut que ces discours soient adaptés, soient les bons. Si ce n'était pas les bons cela viendrait à péter et puis si les discours ne sont pas les bons il faut la police. Elle a toujours été faite pour cela. Faire que cela tienne, même quand un certain nombre n'en veut plus.

Mais enfin dans ces deux cas, le lien conjugal, le lien social, néanmoins quelque chose est à l'œuvre, de l'ordre de l'attraction de l'un pour l'autre, quelque chose qui fait que spontanément je m'intéresse à mon prochain. Je ne me détourne pas de lui. En lui, quelque chose m'intéresse, qu'éventuellement je veux capter, c'est

la règle, dont je veux m'emparer, dont je veux me faire le maître. Il m'intéresse bien avant la nature, il m'intéresse au premier plan. Il y a un phénomène d'attraction.

Or, je voudrais essayer de faire valoir que le propre du lien entre analystes est d'être organisé non plus par le lien, par l'attraction mais par la répulsion. Non pas parce que ce sont des gens désagréables par principe les uns pour les autres mais parce qu'ils sont dépendants, joués par un discours, celui que j'ai écrit au tableau et où vous retrouvez en haut les deux places qui définissent le lien social c'est-à-dire la place de l'agent en haut et à gauche, et l'autre ordinairement occupée par l'objet de la jouissance. En bas et à droite vous avez la place du plus-de-jouir et puis en bas et à gauche celle de la vérité. Vous me direz que c'est éminemment dogmatique. Je pourrai le rendre peut-être moins dogmatique pour ceux qui ne sont pas familiers de cette écriture, en leur disant qu'entre un individu et l'objet de sa jouissance, – ce qui l'intéresse dans le monde –, il y a une faille; nous savons par la théorie analytique, la théorie freudienne que ce qui vient choir dans cette faille est justement un objet primordial perdu, c'est cet objet du plus-de-jouir en bas et à droite et que ce qui se maintient dans la faille, n'est rien d'autre que la subjectivité, que le sujet. Le sujet ne se maintient que de cette faille. Si cette faille vient à se résorber, le sujet n'éprouve plus que de l'angoisse. C'est l'angoisse qui vient occuper la place du sujet. Peut-être cette paraphrase rend-elle plus sensible ce type d'écriture.

Or si ce que dit Lacan dans l'un de ses quatre discours, le discours analytique, est exact, nous voyons qu'au lieu de l'agent se trouve ce fameux objet, ce déchet, cet objet perdu et qu'à la place du plus-de-jouir se trouve le sujet, le  $\$$ . Or il existe une répulsion constitutive entre  $\$$  et l'objet, – c'est la formule du fantasme – dans la mesure où si l'objet émerge c'est le sujet qui disparaît; si le sujet se donne à entendre, c'est que l'objet a disparu, c'est-à-dire ce n'est plus que le sujet de la plainte, de la revendication et de la douleur. C'est bien ce qui exprime la réalité du sujet. Donc il existe une répulsion réciproque entre le  $a$  et le  $\$$ .

S'il est vrai que dans le milieu analytique nous venons à nous distribuer dans notre lien social en mettant à l'œuvre ce type de discours et en ne pouvant occuper les uns et les autres que l'une ou l'autre place, il serait fort légitime que nous n'éprouvions les uns pour les autres que de l'antipathie ou de la répulsion. Autrement dit, nous aurions une certaine difficulté à nous voir ensemble.

En tout cas, si ce qui organise les analystes n'est plus de l'ordre du lien mais au contraire une force répulsive, non plus une force attractive mais une force répulsive, on conçoit peut-être mieux qu'il soit régulièrement fait appel au

type de discours qui viendrait là rétablir la situation et assurer un meilleur lien social. Ce type de discours, il y en a un, c'est le discours traditionnel, celui du maître. On demande au maître que le lien social tienne, que les femmes restent bien tranquilles, que les gosses marchent comme il faut, que les affaires tournent et que tout le monde témoigne de son plus grand bonheur, qu'il en fasse étalage. C'est ce qu'on attend, c'est ce qu'on demande, que tout cela tienne bien ensemble.

Parce que ce qui me frappe, c'est que dans les difficultés qu'a eues Lacan avec les psychanalystes, les plus grandes sont venues de ses propres élèves. Nous qui avons vécu cette histoire avons sans cesse l'impression de devoir nous amputer, en voyant des aînés qui pouvaient nous être chers, avec lesquels nous pouvions avoir l'habitude de discuter, de travailler, que nous pouvions estimer, partir successivement en claquant la porte et en dénonçant celui auquel, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, nous restions attachés. Je dis de bonnes ou de mauvaises raisons puisque la plupart d'entre nous étions liés à Lacan par le divan et que la situation s'en trouvait évidemment complexe. J'écoute avec beaucoup d'intérêt tout ce qu'on a bien voulu dire au sujet du Quatrième groupe ou de Piera Aulagnier que j'ai eu évidemment l'occasion de connaître à la SFP ou bien d'autres que j'ai bien connus et bien estimés mais enfin je vous le demande : l'un de vous serait-il en mesure d'apporter un document, un texte qui dans les objections faites à Lacan ne soit pas un texte de bon sens ? C'est très fort le bon sens. Le seul problème c'est que la psychanalyse vient justement témoigner que le bon sens n'arrange rien. Il est assurément nécessaire. Si on n'a pas de bon sens c'est fort gênant mais si on n'a que lui, la limite est alors vraiment courte. La psychanalyse ou l'inconscient c'est ce qui vient constamment faire éruption dans le bon sens.

Eh bien, je disais à l'époque à ces collègues aînés qui nous quittaient : ce que je vous demande c'est de nous donner une argumentation qui soit conséquente avec ce que dit Lacan et qui témoignerait qu'il se gourre. Nous sommes fortement intéressés à vous écouter, à vous entendre là-dessus.

Reprenez tout cela. Vous verrez que ce qui s'est dit à propos de Lacan que ce soit du côté de l'Institut ou des élèves qui l'ont quitté, ce qui me frappe, c'est que leur argumentation s'arrête au bon sens. Pour le dire autrement, leurs remarques sont triviales. Parce que le bon sens c'est quoi ? C'est ce que j'appellerai le « prêt à penser ». Il n'y a pas besoin de se fatiguer. Il suffit que vous soyez plongés dans le bon sens devant un événement quelconque, vous avez de la pensée qui est là toute faite et vous pouvez objecter au nom du bon sens ; seulement ce prêt à penser, c'est ce que nous essayons de déranger et il me semble que Lacan a été tout à fait

éminent après Freud dans la catégorie de ceux qui venaient déranger le prêt à penser. Lacan, c'est proprement constamment scandaleux puisque c'est constamment ce qui vient déranger notre bon sens.

Alors, le problème est donc de savoir si aujourd'hui nous sommes en mesure de mieux dire et peut-être aussi de mieux faire puisque les scissions continuent et qu'un groupe éminent et fort respectable vient d'être traversé par le même drame. À cette occasion j'ai pu prendre connaissance d'une littérature qui m'a éminemment frappé parce que je retrouvais la littérature traditionnelle où chacun vient se draper dans sa dignité, dans sa raison et dans ses bons arguments et où finalement tout cela se résout comme il est de coutume dans la dispute : à qui appartiennent les chaises, à qui appartiennent les livres, à qui appartient le lustre, à qui appartiennent les enfants bien sûr, où vont-ils aller etc. ? On en revient à une querelle de ménage, celle du divorce.

Donc, sommes-nous en mesure après toutes ces expériences de dire mieux ? Lacan a fondé une « école », le terme est évidemment essentiel puisqu'il voulait spécifier une organisation où tous les membres se situaient de façon non pas égale mais équivalente, eu égard à l'ignorance. Nous étions tous des élèves et lui le premier. Évidemment à l'endroit de l'ignorance, nous n'étions pas les uns et les autres à égalité, il y en a qui étaient plus ou moins ignorants.

Mais en tout cas, de quoi se spécifierait une école ?

L'École aurait à se spécifier par une disposition susceptible de calmer les tensions habituelles entre maîtres et esclaves, entre professeurs et élèves, peut-être même cette solidarité qui advient quand un groupe se soutient par l'hostilité à quelque autre. Car voilà évidemment une des grandes manières de résoudre le problème du conflit interne à tout groupe. Il est évident que le nationalisme, pour le prendre à l'échelle beaucoup plus large est une des grandes façons de résoudre des conflits internes à une société. Grâce au nationalisme on est tous égaux, tous rassemblés face à l'ennemi commun. Peut-être que toutes ces scissions ont contribué, d'une certaine manière, par l'hostilité à l'égard de tel autre groupe à faire tenir ensemble des gens qui autrement se seraient rapidement séparés. Dans ces groupes analytiques, sommes-nous en mesure d'accepter la dimension de l'autre, du grand Autre, c'est-à-dire ce fait qu'aucun de nous ne possède le savoir sur la psychanalyse ?

C'est sans doute dommage pour nous que Freud ait cru vouloir faire un testament avec son *Abrégé* qui aurait été une sorte de memento témoignant d'un savoir si je puis dire conclusif sur l'analyse. Mais si vous observez, cela est rarement souligné à propos de ce qui se passe dans l'analyse de *L'homme aux rats*, comment

l'homme aux rats réussit-il la fin de son analyse? Car en voilà une qui est réussie. Voilà une analyse qui ne s'est pas mal conclue bien que cela se soit fait au corps défendant de Freud. Comment cela s'est-il passé?

Reprenez les dernières pages de cette analyse vous verrez ceci : à longueur de séance, Freud injecte des interprétations, en particulier œdipiennes. Il fait preuve d'un savoir absolu sur tout ce que le patient peut lui dire. Et puis le patient arrive avec un rêve, une carte géographique, WLK, avec une barre sur le L. Vous voyez la barre. Le patient était arrivé à ce qu'est le signifiant : la lettre barrée. WLK avec le L barré. Le patient raconte son rêve très amusé et lui donne cela : WLK. Que me dites-vous là-dessus? Freud prend cela très bien ; il engage une série d'interprétations sur le WLK.

Je ne vais pas vous les rappeler, cela n'a pas une importance essentielle. Il va chercher du côté du WC et cela amuse beaucoup le patient. Au fond ce que lui ramène là l'analysant avec son intelligence d'analysant c'est qu'en dernier ressort il y a la lettre et la lettre est bien un irréductible, face au sens et à la signification. La lettre n'est pas le signifiant. Elle n'est pas non plus le sens. Je dirai que tout ce que Freud lui raconte au sujet de WLK l'amuse beaucoup. Il est très content et à la suite de ça il s'en va. Son analyse est terminée. Terminée sur le témoignage que Freud ne savait pas. C'est cela qui l'a libéré. Je me permets de vous rappeler que Lacan était de ceux qui définissaient la psychanalyse comme ce qu'on vient demander à un psychanalyste. C'est-à-dire que ni l'analysant ni l'analyste ne peuvent prédire ni savoir ce que cela sera.

Je trouve que c'est une définition tout à fait précieuse. A rappeler à propos de nos scissions puisqu'elles sont volontiers faites au nom de ce qui serait des savoirs constitués des uns et des autres pour juger que l'autre, le partenaire, est en train de se tromper. Et Lacan a toujours fait sa place et accepté dans l'École freudienne tous ceux qui faisaient état d'argumentations, de références, qui n'étaient pas les siennes. Il y a ici un certain nombre de personnes qui ont vécu dans l'École freudienne de Paris, en particulier Christian Simatos qui a été son secrétaire pendant presque toute la durée de son parcours, eh bien on peut dire que Lacan écoutait avec beaucoup d'attention ce qu'on pouvait dire et qui se trouvait ne pas être de son cru. Et il a toujours respecté cela. Par exemple, Françoise Dolto disait elle-même qu'elle n'avait jamais été lacanienne. Elle se trouvait là pour des circonstances politiques. Lebovici avait juré de faire sa peau. Il l'avait dit publiquement : tant qu'il serait là, elle n'aurait jamais sa place dans la psychanalyse des enfants. Ça se disait comme ça. Je suis désolé. Je n'y suis pour rien mais c'est comme ça. Eh bien, Françoise Dolto se trouvait avec Lacan parce qu'elle trouvait un abri près de lui. Mais jamais Françoise Dolto

n'est venue soutenir ses thèses, même si elle avait parfois des mots aimables. C'était plutôt le contraire. Lacan le respectait, et respectait tout cela. Jamais il n'a pensé procéder à la moindre exclusion de quiconque dans son École, même lorsqu'il s'agissait de gens particulièrement désagréables qui croyaient pouvoir se permettre d'être violents, agressifs contre lui. Jamais.

Il faut quand même que je vous raconte une anecdote. Lorsque l'École freudienne de Paris a été formée et le Directoire constitué de ses collègues éminents, dont le plus grand nombre est parti par la suite, Lacan m'a mis dans une position embarrassante en me demandant, à moi qui n'avait aucune qualification spéciale, de venir assister aux réunions du directoire, à titre d'observateur. Les réunions avaient lieu dans le salon de Lacan, 5, rue de Lille. Je revois encore ces soirées où Lacan était assis derrière sa table devant un papier, un stylo à la main sans rien dire. Ses brillants élèves, dont les trois quarts, je ne donnerai pas de noms, rassurez-vous, passaient leur temps, publiquement et entre eux, à se foutre de sa gueule, étaient distribués en arc de cercle. Ils le tournaient en dérision et moi j'étais là absolument atterré, m'interrogeant sur ce qui se passait, sur ce dont il était question.

Qu'est-ce que c'était que cette affaire? J'aurais préféré me glisser sous le tapis. C'était fort éprouvant d'assister à ces réunions qui ne se concluaient par rien, aucune décision n'était prise. Il n'y avait que ces séances collectives. Il y avait quelques membres qui étaient là, discrets, à l'écart, et qui sont plus tard restés avec lui. C'est comme ça que ça se déroulait. Lacan n'a jamais demandé le départ ni l'exclusion de ceux qui le traitaient de la sorte.

Je pourrais aussi vous dire la chose suivante : il se trouve que du fait de la défection des aînés un certain nombre de jeunes avaient été propulsés à des postes de responsabilité qu'ils n'avaient pas forcément la capacité de tenir. Je me suis trouvé propulsé à la fonction de responsable de l'enseignement. C'est ainsi que j'avais pour tâche d'organiser entre autres des colloques et plus tard de m'occuper de la revue *Scilicet*. Jamais à ces colloques Lacan ne s'est permis de faire la moindre remarque critique ou la moindre observation, voire la moindre action sur la façon dont j'organisais ces colloques. Jamais. Jamais il ne m'a dit « Tiens, celui-là vous devriez plutôt le laisser de côté » ou bien « Invitez celui-là ». Jamais. Entendez bien. Une telle parole aurait tellement été contraire à sa déontologie! J'étais le responsable, alors, que je le fasse! J'avais pour principe d'y inviter systématiquement l'éventail le plus représentatif de ce qu'était l'École freudienne de Paris. Je faisais régulièrement appel à ceux qui témoignaient des opinions qui n'étaient pas celles particulièrement développées par Lacan. Au moment de *Scilicet*, je peux

dire que jamais, au grand jamais, je n'ai eu la moindre pression de sa part. J'ai strictement publié ce que j'estimais bon et parfois bien entendu, je me suis trompé, comme il se doit. J'ai publié des choses qui ne sont pas toutes bonnes. Il aurait estimé cela tout à fait contraire à sa déontologie.

Dans les séminaires du Directoire, je pense que Christian Simatos pourra également le rappeler, nous avons plutôt le besoin de nous tourner vers lui pour savoir son avis plutôt que de l'entendre spontanément émettre une directive. Ça lui arrivait, certes, mais laissez-moi vous dire que dans le groupe qui est le mien et où je crois fonctionner en autorité plutôt débonnaire, il m'arrive aussi d'être autoritaire dans les moments, où j'estime que telle décision, tel projet, ou telle formulation ne sont pas conformes à ce qui constitue l'objet de notre travail, ses principes, etc., car je n'ai pas d'autres moyens pour les faire valoir. Certes, j'exerce l'autorité même si elle peut créer un certain déplaisir. Mais si je ne l'exerçais pas, pourrait-on dire que pour ceux qui se sont engagés à travailler avec moi ce serait un avantage, un bénéfice et un témoignage, je dirais honorable, de leur singularité et de leur individualité? Ou n'attendent-ils pas aussi de moi, qu'à certains moments je dise « non, je souhaite que ce soit cela et pas autrement », que j'engage ma responsabilité même si je ne peux pas toujours convaincre ou s'il ne m'est pas possible d'entraîner l'adhésion spontanée des uns et des autres.

Pour conclure, j'évoquerai un grand problème qui a été soulevé hier, justement avec Jacques Sédot et quelques autres, à l'occasion d'une soirée qui se donnait rue de Bourgogne dans le groupe « L'espace psychanalytique ». Il concerne le transfert. J'y faisais remarquer qu'aujourd'hui le transfert est pris essentiellement par son biais persécutif et non plus amoureux. Il y a là une espèce de tendance moderne. Il est clair qu'au sein de l'École freudienne de Paris, le transfert était vécu dans un registre persécutif, c'est clair. À quoi était-ce lié? Cela voulait-il dire que Lacan était trop présent? Ou ses élèves lui accordaient-ils trop de corps? Peu importe. Quoi qu'il en soit, Lacan a pu dire la chose suivante: « Ma seule erreur c'est d'être aussi présent ». Autrement dit, d'être incarné. Ceci dit, il est difficile d'être analyste en étant désincarné. Il n'avait guère le choix.

Mais cela est peut-être à relever puisque un certain nombre de ceux qui quittèrent Lacan le firent au nom de ceci: ils avaient été abusés

par lui. À entendre comme vous voulez. Autrement dit, que Lacan s'était servi d'eux, de leur savoir, de leurs relations, de leurs actions, de leurs pouvoirs, à son profit et donc ils avaient été eus.

Il y a ceci de vrai que fonder un groupe c'est fonder au nom d'un intérêt général qui n'est pas seulement celui de la communauté; il est beaucoup plus large. Il s'appelle la psychanalyse que l'on est supposé vouloir protéger ou défendre contre ceux qui risquent de l'abâtardir ou de la détruire. On y incite les gens à venir travailler au nom de ce qui serait un intérêt commun et donc de témoigner d'une certaine abnégation. Lacan pouvait, à l'occasion, manifester qu'il faisait beaucoup de choses pour cet intérêt. Dans certains cas, il venait rappeler que tout ça, c'était bien joli, la psychanalyse, l'intérêt commun, l'intérêt général, mais qu'il pouvait y avoir aussi son propre intérêt. C'était peut-être aussi parce que ça l'arrangeait bien que l'on fasse là quelque chose.

Je vous interroge sur le point suivant: cette bascule, cette duplicité permanente ainsi mise en mouvement entre d'une part l'estimation d'un intérêt commun qui vient s'annuler par le rappel que finalement l'intérêt commun il n'y en a jamais eu et qu'il ne s'agit jamais que d'intérêts propres, ce type de bascule n'est-il pas souhaitable à l'intérieur d'une cure? Car après tout, il ne s'agit pas de former des missionnaires, ni une armée de pèlerins, mais et c'est là mon dernier mot, si je veux me soigner, si je veux guérir face à la psychanalyse, est-ce possible si mon voisin, mon prochain, lui aussi ne guérit pas? Puis-je guérir seul? Il est évident que si je guéris seul, j'ai l'air d'un con ou d'un fou. Le procès de guérison n'est possible qu'à la condition de penser une communauté qui autorise une autre circulation d'idées que celle, triviale, du bon sens. C'est-à-dire que là encore le jeu de l'intérêt propre et celui de l'intérêt commun se trouvent éminemment non pas dissociés, mais liés. Et je suis tout à fait heureux que tout à l'heure ait été rappelé ce très beau texte de Lacan sur l'assertion de certitude anticipée et le temps logique. Ce texte raconte ce que je suis en train de vous dire, c'est-à-dire qu'on ne se sauve jamais seul. Je dirai que la tentative de Lacan était éminemment égoïste. Il cherchait des compagnons de cellule qui consentent à reconnaître avec lui et en même temps que lui la couleur du disque qu'ils avaient dans le dos afin de pouvoir tous les trois se carapater ensemble. □

**Mots-clefs :** Scissions – imaginaire – prêt-à-penser – école – exclusion – autorité – transfert.